

Aristote

Métaphysique

Présentation et traduction
par Marie-Paule Duminil
et Annick Jaulin

Extrait de la publication



MÉTAPHYSIQUE

*Du même auteur
dans la même collection*

DE L'ÂME (nouvelle traduction de Richard Bodéüs).

CATÉGORIES – SUR L'INTERPRÉTATION (nouvelles traductions de Michel Crubellier, Catherine Dalimier et Pierre Pellegrin).

ÉTHIQUE À NICOMAQUE (nouvelle traduction de Richard Bodéüs).

MÉTÉOROLOGIQUES (nouvelle traduction de J. Groisard).

MÉTAPHYSIQUE (nouvelle traduction de Marie-Paule Duminil et Annick Jaulin)

PARTIES DES ANIMAUX, livre I (nouvelle traduction de J.-M. Le Blond).

PETITS TRAITÉS D'HISTOIRE NATURELLE (nouvelle traduction de Pierre-Marie Morel).

PHYSIQUE (nouvelle traduction de Pierre Pellegrin).

LES POLITIQUES (nouvelle traduction de Pierre Pellegrin).

RHÉTORIQUE (nouvelle traduction de Pierre Chiron).

SECONDS ANALYTIQUES (nouvelle traduction de Pierre Pellegrin).

TRAITÉ DU CIEL (nouvelle traduction de Catherine Dalimier et Pierre Pellegrin).

ARISTOTE

MÉTAPHYSIQUE

*Introduction, traduction, notes,
bibliographie et index*

par

MARIE-PAULE DUMINIL ET ANNICK JAULIN

*Traduit avec le concours
du Centre national du Livre*

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, Paris, 2008.
ISBN : 978-2-0807-0563-1

Extrait de la publication

INTRODUCTION

LES TRAITÉS MÉTAPHYSIQUES ET LA MÉTAPHYSIQUE

Un texte composite, une unité thématique

Le titre *Métaphysique*, ou plutôt *Métaphysiques*¹, n'est pas le fait d'Aristote lui-même, mais des éditeurs qui ont rassemblé une multiplicité de traités dont ni la sélection, ni l'ordre, ni l'authenticité ne s'imposent². Depuis l'édition d'Andronicos de Rhodes, onzième scholarque du Lycée qui, au 1^{er} siècle av. J.-C., a élaboré une édition des textes d'Aristote dont nous dépendons encore pour l'essentiel, cet aspect composite de la *Métaphysique* a suscité, surtout à partir de la fin du XIX^e siècle, bien des hypothèses contraires relatives à l'ordre de composition et à l'authenticité des traités. Il n'est pas un seul livre des traités, au moins en certaines de ses parties, qui n'ait suscité le soupçon sur son authenticité³, mais toutes les tentatives de recomposition, même la plus déterminée, celle

1. Le titre grec est *ta meta ta physika*.

2. Voir *Philosophie grecque* (1997, Paris, PUF, p. 310 et suivantes).

3. Le lecteur helléniste peut constater les multiples propositions de déplacement de passages effectuées par W. Jaeger dans son édition de la *Métaphysique* (1957).

de W. Jaeger¹, se sont attiré des objections dirimantes. L'édition d'Andronicos, dans son état actuel, paraît en fin de compte difficilement amendable.

Cette entrée en matière résolument conservatrice entend justifier l'absence d'un exercice conventionnel qui consisterait à séparer les traités authentiques de ceux qui pourraient être tenus pour apocryphes, à distinguer entre le cœur des traités métaphysiques et les ajouts secondaires (aux yeux de l'interprète) composés par des disciples, des auditeurs ou un Aristote encore jeune, auxquels manquerait l'acuité ou la maturité de l'Aristote authentique². Des catalogues antérieurs à l'édition d'Andronicos peuvent susciter certaines interrogations. Andronicos est-il celui qui a nommé les traités ? N'a-t-il pas seulement modifié, par des ajouts, un ordre plus ancien ? Nous possédons deux catalogues des œuvres d'Aristote³ remontant au III^e siècle avant J.-C., donc antérieurs à l'entreprise d'Andronicos. Selon certains, ces catalogues auraient été établis soit par Hermippe, bibliothécaire alexandrin, soit par Ariston de Céos, peut-être scholarque péripatéticien, pour la bibliothèque du Lycée à Athènes. Le premier, celui transmis par Diogène Laërce⁴, ne mentionne pas la *Métaphysique* (mais le manuscrit comporte une lacune de cinq titres) et donne des titres qui pourraient correspondre à la description de différents livres ; l'autre, le catalogue anonyme attaché à la vie d'Hésychius et publié en 1663 par

1. Aristote, *fondements pour une histoire de son évolution*, chap. VIII (traduction française, 1997).

2. Pour une illustration de la diversité des choix, voir E. Berti, « Les livres M et N dans la genèse et la transmission de la *Métaphysique* » (1987).

3. Voir P. Moraux, *Les Listes anciennes des ouvrages d'Aristote* (1951).

4. Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres* (1999, Paris, Livre de poche, livre V).

Gilles Ménage, parle d'une *Métaphysique* en dix livres. Ainsi, Andronicos n'est sans doute pas l'inventeur du titre de *Métaphysique*, mais l'existence d'un catalogue antérieur qui mentionne une *Métaphysique* en dix livres nourrit les soupçons qui pèsent, selon Ross¹ et d'autres, sur quatre des livres édités par Andronicos, à savoir les livres α , Δ , K, Λ qui doivent être comptés pour constituer les quatorze livres de l'édition actuelle². Mais d'autres, notamment J. Irigoin³, pensent que l'édition d'Andronicos n'a pas été faite à partir de copies conservées dans les bibliothèques, mais à partir des manuscrits cachés par les successeurs d'Aristote. On accorderait ainsi quelque crédit à l'histoire racontée par Strabon et reprise par Plutarque⁴ qui narre comment on a soustrait, en les cachant dans une cave, les manuscrits d'Aristote à l'avidité des bibliothécaires. Que la cave fût à Rhodes ou à Athènes, l'édition d'Andronicos n'aurait pas à être confrontée aux catalogues antérieurs ; les soupçons sur l'authenticité des livres cités ne seraient donc pas fondés⁵.

Il est bien sûr hors de question d'aborder ici des problèmes qui ont donné lieu à des études nombreuses et complexes⁶, mais on peut illustrer la fragilité des assertions péremptoires et la relativité des convictions d'apparence fondées par un examen rapide du cas du

1. W. D. Ross, *Aristotle Metaphysics* (1997, p. xxiv-xxx).

2. Les quatorze livres édités par Andronicos sont A (I), α (II), B (III), Γ (IV), Δ (V), E (VI), Z (VII), H (VIII), Θ (IX), I (X), K (XI), Λ (XII), M (XIII), N (XIV).

3. J. Irigoin, *Tradition et critique des textes grecs* (1997).

4. *Vies*, VI, 26, 3.

5. Pour le développement de ce point de vue, voir E. Berti, « Nota sulla tradizione dei primi due libri della *Metafisica* di Aristotele » (2005, p. 252).

6. Voir, par exemple, les actes du neuvième Symposium Aristotelicum, *Zweifelhaftes im Corpus Aristotelicum* (1983, Berlin-New York, W. de Gruyter).

livre α souvent suspecté d'inauthenticité¹. On a longtemps attribué à Pasiclès de Rhodes la rédaction du livre α en se fondant sur une scholie tardive au livre E, dont le contenu semblait confirmé par l'absence de lien entre les deux premiers livres et l'aspect jugé sommaire des arguments développés en α . Mais un nouvel examen codicologique de la scholie, effectué par S. Bernadinello², montre que sa disposition graphique laisse penser qu'elle concerne plus vraisemblablement le livre A que le livre α . On sait d'autre part que l'authenticité du livre A était, dans l'Antiquité, défendue par Asclépius contre une attribution erronée à Pasiclès. Pour les commentateurs anciens, à la différence des contemporains, le livre dont il fallait défendre l'authenticité était donc le livre A. Telle est la raison pour laquelle nous n'avons pas supprimé la dernière phrase du livre α (995a 19-20), donnée par tous les manuscrits, qui pose la question de savoir « s'il appartient à une science ou à plusieurs de considérer les causes et les principes ». Ross qui pense que α est plutôt une introduction à un cours de physique³ ne l'édite pas et termine le texte par : « Voilà pourquoi il faut examiner d'abord ce qu'est la nature, car il sera ainsi mis en évidence de quels objets traite la physique. » La divergence des opinions relatives à l'authenticité des traités ne doit pourtant pas conduire à soutenir sans nuances l'unité ou l'homogénéité des traités rassemblés, au demeurant, sous un

1. Sur ce livre, voir, dans la publication citée à la note précédente, l'article de E. Berti, « La fonction de *métaphysique alpha elatton* dans la philosophie d'Aristote » (p. 260-294), et celui de G. Vuillemin-Diem, « Anmerkungen zum Pasikles-Bericht und zu Echtheitszweifeln am grösseren und kleineren Alpha in Handschriften und Kommentaren » (p. 157-192).

2. Voir *Elenchos* 3 (1982), S. Bernadinello, « Gli scoli alla *Metafisica* di Aristotele nel f. 234^r del *Parisinus Graecus* 1853 (E) » (p. 39-54).

3. Ross (1997), p. xxv.

intitulé qui, en grec, est au pluriel : *ta meta ta physica* et qui devrait se traduire par « les traités métaphysiques ». On suppose seulement qu'Andronicos, qu'il ait ou non complété une édition antérieure, ne prétendait pas donner une unité factice à la série des traités qu'il proposait ensemble.

Les traités métaphysiques désignent donc le rassemblement de traités aux origines, aux dates, aux contextes d'argumentation divers. Leur convergence thématique est pourtant indéniable ; or l'unité thématique était bien le principe éditorial suivi par Andronicos, si l'on en croit le témoignage de Porphyre qui, dans sa *Vie de Plotin*¹, dit « imiter Andronicos le Péripatéticien » en classant les écrits de son maître par « affinités thématiques », ce qu'avait fait également Andronicos en « divisant les écrits d'Aristote et ceux de Théophraste en *pragmaties* ». Le classement systématique par convergence thématique peut expliquer la reprise des mêmes thèmes sous une relative hétérogénéité stylistique ou, au contraire, dans les mêmes termes. Selon cette logique thématique, ce n'est plus la répétition de A 9, 990b 2 - 991b 9 par M 4, 1078b 34 - 1079b 2 et M 5, 1079b 12 - 1080a 8 qui fait problème, elle est plutôt le signe que l'éditeur n'a pas changé de critère éditorial entre le début et la fin de son classement. De la même manière, l'insertion du livre α signifie seulement que son thème rencontre les thèmes développés par les traités. Il est clair que ces critères éditoriaux ne sont plus les nôtres, mais les conditions d'édition d'un texte ancien n'avaient non plus rien de commun avec celles que nous connaissons². On en retiendra que la juxtaposition qui défie l'ordre narratif est le fait d'un projet

1. Porphyre, *Vie de Plotin*, chap. 24, 8-11 (1992, Paris, Vrin, p. 177).

2. Voir *Philosophie grecque*, *op. cit.*, p. 781 sq., note 2, p. 7.

thématique cohérent, non le fait d'un arbitraire. Il y a dans les traités, comme pour les différents sens de l'être au livre Γ , un principe focal d'unité, autour duquel se rassemblent les divers développements. On peut le caractériser ainsi : quels sont les principes et les causes de ce qui est ? Ou encore quel est l'être de ce qui est ? Ou même quelle est l'*ousia* cause de l'*ousia*¹ ? Cette dernière formulation, pour nous la plus étrange, serait sans doute la plus aristotélicienne². Telle est la question fondamentale, dont les apories du livre B exposent la multiplicité des aspects.

L'objet des traités et la métaphysique

Quel rapport la question des principes et des causes a-t-elle avec le titre des traités ? Ce titre ne s'impose pas de lui-même³. De fait, pourquoi les éditeurs ont-ils nommé les traités d'un terme, « métaphysique », qui n'a aucun équivalent dans les descriptions données par Aristote de « la science recherchée »⁴ ? Pourquoi « métaphysique » et non « sagesse », « science de l'être en tant qu'être » ou « philosophie première » ? Certains ont cru en trouver la raison dans une considération extérieure : l'ordre d'édition des traités. Les traités métaphysiques seraient ceux qui viennent « après » les traités physiques, selon le sens principal de la préposition *meta* en grec. Pourtant, ce n'est pas ce sens tout extérieur que privilégient les commentateurs anciens : ils donnent à « après » un sens fondé dans l'ordre du savoir, et non dans l'ordre

1. La répétition montre que le terme a nécessairement plusieurs sens. Cette équivocité du terme se manifeste dans le débat sur sa traduction : essence ou substance ?

2. Comme il apparaît en *Z* 7, 1032b 11-14.

3. Voir P. Aubenque, *Le Problème de l'être chez Aristote* (1962), p. 28-44.

4. *A* 2, 983a 21.

de l'édition. La métaphysique serait, pour nous, postérieure à la physique même si, par nature ou selon l'ordre des choses, elle lui est antérieure ; de fait, la différence entre « ce qui est connu pour nous » et « ce qui est connu selon la nature » est une différence bien attestée dans les analyses aristotéliennes, et le passage de l'un à l'autre désigné par un terme en *meta-* (*metabainein*)¹, utilisé expressément pour décrire le passage de l'étude des substances sensibles à leur forme². On peut être plus réservé sur l'interprétation du *meta* donnée par les néo-platoniciens qui font de la « métaphysique » une « hyperphysique » située au-delà (*epekeina*) des choses physiques.

Si donc l'on exclut comme raison de l'intitulé des traités la raison extérieure de l'ordre de l'édition, la question demeure cependant de savoir pourquoi le terme de « métaphysique » a été choisi et non l'un de ceux utilisés par Aristote ? La multiplicité des dénominations proposées par l'auteur pour une science dont l'unité thématique ne fait guère problème pourrait précisément avoir poussé les éditeurs à choisir un titre collectif, faisant référence à ce thème commun aux divers traités. Il reste que le titre, si on le considère comme la désignation unifiée d'un savoir décrit sous des noms divers dans les traités, situe le savoir en question selon un rapport déterminant à la physique. Ce savoir vient « après » la physique, et, si l'on suit l'interprétation des commentateurs anciens, cette

1. Z 3, 1029a 33 - b 12.

2. Cette explication dont Alexandre d'Aphrodise est l'origine a été contestée par P. Donini, *La metafisica di Aristotele* (2007, p. 16), parce que la distinction aristotélienne ici évoquée vaudrait seulement à l'intérieur d'une même discipline, ce qui ne serait plus le cas pour la physique et la métaphysique. Pourtant, Aristote situe bien la philosophie seconde (physique) et la philosophie première (métaphysique) comme deux formes de la même discipline : la philosophie. Voir plus bas.

postériorité dans l'ordre du savoir est liée à sa plus grande difficulté d'accès pour nous. Un tel rapport déterminant à la physique vaut-il aussi dans le cas de la « science recherchée » par Aristote ? Peut-on dégager des descriptions aristotéliennes un rapport privilégié entre la physique d'une part, la sagesse, la science de l'être en tant qu'être et la philosophie première d'autre part ?

Il semble bien que ce soit le cas. Le rapport explicité par les commentateurs anciens entre physique et métaphysique qui veut que la métaphysique soit chronologiquement postérieure à la physique parce que liée à un degré de savoir supérieur, est précisément celui qui ressort de la présentation de la science recherchée sous sa triple nomination de sagesse, de science de l'être en tant qu'être et de philosophie première. Il est très évident que la description de la philosophie première situe cette philosophie comme première par rapport à une philosophie, antérieure chronologiquement, mais désormais considérée comme seconde dans l'ordre du savoir, qui est la physique. On trouve de telles descriptions au livre Γ^1 . Dans l'une de ces descriptions du livre Γ (1005b 1), la physique est présentée, elle aussi, comme une « sagesse » qui n'est cependant pas la première. La dénomination de « sagesse » appliquée à la physique permet de mettre en relation les désignations de philosophie première et de philosophie seconde avec la genèse de la découverte des causes, présentée au livre A comme la constitution progressive du contenu de la sagesse. La sagesse est la connaissance des causes et la découverte des causes vaut, dans son ordre chronologique, comme description de l'élaboration du contenu de la sagesse. Or, justement, dans cette découverte progressive des causes, une rupture se

1. Γ 2, 1004a 3-9 ; 3, 1005a 29 - b 2.

produit avec les Pythagoriciens, qui correspond à une réforme dans la théorie des causes. Même si les Pythagoriciens, à la différence des Platoniciens, sont encore des physiciens ou des physiologues, ils découvrent dans les nombres les éléments constitutifs de l'être des choses. Ils effectuent par là un changement considérable dans la théorie antérieure des causes, en introduisant des éléments qui ne sont plus matériels comme principes des êtres physiques.

Si l'on suit la description aristotélicienne au chapitre 5 du livre A (987a 2-22), dire que toute chose est nombre est dire que toute chose est constituée de fini (de l'un) et d'infini (du multiple). Il suffit de cette innovation dans la théorie des causes pour fonder la métaphysique : la métaphysique naît dès que les constituants des êtres ne sont plus des constituants physiques élémentaires, comme l'eau, l'air, la terre ou le feu. Voilà ce que signifie, au sens strict, l'assertion du livre Γ selon laquelle la *physis* n'est plus la totalité de l'être et qu'une autre *ousia* que l'*ousia* physique est cause pour les choses de ce qu'elles sont, ou est constitutive de l'être des choses. On sait que la brèche ouverte dans la théorie physique des causes par les Pythagoriciens sera largement élargie par la théorie platonicienne des Formes ou des Idées : la théorie platonicienne de la participation n'est, selon Aristote, qu'un autre nom donné à la théorie pythagoricienne de l'imitation des nombres par les choses (A 6, 987b 11-13). La métaphysique consiste donc précisément en ceci : l'introduction d'éléments autres que les éléments matériels pour expliquer la constitution des êtres. La métaphysique est ainsi contemporaine de l'invention de la cause formelle, puisqu'un nombre est d'abord une forme ou un agencement d'un et de multiple. C'est à une telle cause que les Pythagoriciens d'abord, les Platoniciens ensuite, donnent le rôle premier dans l'explication de ce qui est.

La forme, entendue comme proportion ou articulation d'éléments, est, plus que les éléments, cause de l'être des choses physiques. La forme qui est une substance immobile, évoquée à plusieurs reprises dans les traités métaphysiques (Γ 5, 1009a 36-38 ; Z 11, 1037a 10-17 ; Λ 1, 1069a 33 - b 2), est cause des substances en mouvement dont traite la physique¹. La métaphysique doit ainsi son nom à une situation historique singulière qui a fait que les premiers penseurs de la tradition grecque furent les physiciens d'Ionie et que la théorie postérieure et plus complète des causes, intégrant une cause formelle et immobile, est décrite comme un dépassement de cette première théorie physique des causes. Maintenant que le sens du terme « métaphysique » est élucidé, on peut revenir aux noms donnés par le Stagirite à la « science recherchée ».

Sagesse, science de l'être en tant qu'être, philosophie première

Sous ces trois noms, il s'agit en fait de trois désignations différentes de la même science, à partir de points de vue différents. Les perspectives différentes ne justifient pourtant pas que l'on puisse poser l'hétérogénéité d'une science qui, sous ces trois noms, fait référence, en chacun des passages, à l'exercice de ce qui se nomme « philosophie »².

1. La *Physique* évoque le même passage de la cause matérielle à la cause formelle comme un changement dans la définition de l'objet d'étude du physicien qui doit « connaître la forme et l'essence » jusqu'à un certain degré, tandis que la philosophie première étudie la forme sous son aspect séparable de la matière. Voir *Physique* II, 2, 194a 19 - b 16.

2. En A, 982b 11, 13, 18 ; 983b 2, 6 ; 987a 29, 31 ; 992a 33. En Γ, 1003b 19, 1004a 3, 6, 34 ; b 1, 9, 16, 18, 21-26 ; 1005a 21 ; b 6, 11 ; 1009b 37. En E, 1026a 18, 24, 30.

Sagesse ou savoir : sophia

Le nom de « sagesse » organise les analyses du livre A, qui se développent, selon la logique de la doxographie, à partir des opinions concernant le sage (*sophos*) et la sagesse (*sophia*). Il faut cependant noter que l'examen des opinions ne prend pas en compte les opinions communes sur la sagesse, mais seulement celles des sages. La restriction du domaine de l'enquête doxographique se justifie par la description de la genèse de la sagesse au premier chapitre du livre A. La sagesse constitue le domaine éminent du savoir et se développe par la culture de l'aspect du plaisir de savoir, lié aux sensations auxquelles tous les humains ont accès de manière utile. Dès les sensations, les humains prennent plaisir à savoir¹ et c'est de ce plaisir que le désir de la *theôria* est issu, comme l'achèvement de la mémoire de ce qui a été perçu. La trace dans la mémoire rend possible la répétition qui conduit à l'expérience, puis à l'art, puis à la sagesse. La sagesse est ainsi le résultat d'une rétention sensorielle qui conduit à l'étonnement et à l'interrogation sur les causes (981a 28-29) des corrélations empiriques mémorisées, en dehors des considérations d'utilité (981b 13-20). La sagesse, connaissance des causes, apparaît donc tardivement, lorsque les formes utiles du savoir ont été développées, et sa pratique se situe dans un domaine assez restreint. Or seules les opinions de ceux qui ont la pratique de la sagesse nous intéressent, s'il s'agit de la définir. Nous partions donc des conceptions que, nous, les sages, avons de la sagesse (982a 6-7, 19-21).

La sagesse tient de son statut de savoir suprême ou dernier d'avoir pour objets « les premières causes et les premiers principes » (981b 28-29, 982b 9-10). Sur

1. Voir la première phrase du traité.

ce point, tous les sages s'accordent. On peut cependant décliner de deux manières cette connaissance des premiers principes et des premières causes. Soit on insiste sur son aspect encyclopédique et on présente la sagesse comme la connaissance de toutes choses ou de tous les substrats (982a 8, 23) dont la difficulté tient à son éloignement du sensible (982a 10-12, 24-25), soit on souligne l'aspect d'exactitude de la science première (982a 12-14, 25-28) qui vient du fait que ses principes sont moins nombreux que ceux des sciences qui en découlent (par exemple l'arithmétique est plus exacte que la géométrie), et qui lui donne une fonction architectonique par rapport aux autres sciences et un haut pouvoir didactique (982a 12-17, 25-29). Ces deux aspects (universel et premier) ne sont pas opposés, comme on peut le voir par les images utilisées par Platon dans la *République*, où le terme du savoir est le degré le plus haut et le plus éloigné des perceptions sensibles, mais la dialectique qui est le terme (*telos*) du savoir, son sommet (534e-535a), est aussi une capacité synoptique (537c-d). On peut également reconnaître dans ce double aspect de la sagesse ce qui la constitue comme les deux phases d'une même démarche, l'induction et la déduction, puisque la recherche de l'induction et des définitions universelles sont les deux innovations attribuées par Aristote à Socrate (M 4, 1078b 28-29).

Cette sagesse est d'ailleurs explicitement caractérisée comme étant celle des philosophes (982b 11-13), c'est-à-dire de ceux qui cherchent à connaître pour connaître. Son contenu équivaut à la théorie des causes, y compris la dernière dans l'ordre de la découverte, ce qui devrait lui assurer un rôle premier dans la hiérarchie : la cause finale assimilée au bien (982b 9-10). Cette sagesse est doublement divine. Elle l'est dans son objet, car « de l'avis de tous, le dieu est au nombre des causes et il est un certain principe » (983a

8-9), et par son détenteur, car « le dieu, lui seul ou lui surtout pourra la posséder » (983a 8-10). Une telle présentation de la sagesse est redevable aux opinions que l'Académie professe sur la philosophie. L'examen doxographique sur les causes est cependant mené à partir d'une doctrine proprement aristotélicienne, celle des quatre causes exposée dans la *Physique* (983a 24-33), qu'il s'agit de mettre à l'épreuve et qui en sortira validée (A 7, 988a 18-23 et 10, 993a 11-13). De fait, après les premières théories des causes, énoncées par les physiologues, qui comprennent la cause matérielle et une ébauche de théorie de la cause motrice (A 3-4), l'innovation pythagoricienne, complétée par l'école platonicienne, consiste dans la découverte de la cause formelle (A 5-6). L'insatisfaction aristotélicienne, exprimée en plusieurs endroits, par exemple de manière synthétique en 988b 6-16, concerne le sort fait à la cause finale : elle est bien nommée comme cause, mais elle n'est pas vraiment utilisée comme telle. À vrai dire, la critique n'est pas neuve, tel était déjà le reproche fait par Socrate à Anaxagore dans le *Phédon*¹. L'insatisfaction socratique avait rendu nécessaire une recherche nouvelle à propos des causes que Socrate présente comme une « seconde navigation à la recherche de la cause ». Ce même reproche à l'égard d'Anaxagore est repris par Aristote (984b 15 - 985a 21), mais il concerne aussi la théorie platonicienne des formes, qui ne se montre pas plus pertinente que celle d'Anaxagore. La théorie des formes est incapable de rendre compte de « l'être et de la génération », contrairement à ce qui était visé dans le *Phédon* (991b 3-4), de sorte que « l'examen de la nature est totalement ruiné » (992b 8-9).

Du livre A, on peut retenir les choses suivantes. La sagesse ou philosophie est donc recherche des premières causes et des premiers principes de ce qui est.

1. 97c-100d.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHPN000162.N001
Dépôt légal : février 2008

Extrait de la publication

ARISTOTE

Métaphysique

Il n'y avait à ce jour que deux traductions disponibles de la *Métaphysique* d'Aristote en français. Celle de Jules Barthélémy Saint-Hilaire date de 1878. Il est évident que depuis sa parution beaucoup de travaux en codicologie, en paléographie et en philosophie ont amélioré notre connaissance du texte et notre compréhension de son contenu. La seconde traduction, celle de Jules Tricot, a paru en 1933, puis a été plusieurs fois rééditée, en particulier en 1964. Le traducteur déclare lui-même avoir voulu « rendre la pensée d'Aristote » plutôt que de s'astreindre à « une exactitude littérale ». La présente traduction suit une méthode exactement opposée : elle se conforme rigoureusement au texte grec, tel qu'il est transmis par les manuscrits les plus anciens, pour tenter de saisir la pensée d'Aristote. Il est clair que la tâche n'en est pas simplifiée. Cependant l'évolution des connaissances philologiques et philosophiques autant que les exigences actuelles en matière de traduction montrent l'utilité de proposer une nouvelle version d'un texte rarement traduit.

Présentation, traduction,
notes et index par Marie-Paule Duminil
et Annick Jaulin

ISBN : 978-2-0807-0563-1



9 782080 705631

www.editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion

Catégorie V

Extrait de la publication
GF
Flammarion